

# **L'autoédition au sein de la bibliothèque publique :**

## **étude de cas d'une nouvelle génération de *bibliothèque participative***

Heather Lea Moulaison, PhD

iSchool

Université du Missouri, USA

### **Résumé**

Une nouvelle interaction dynamique entre bibliothèque et client se produit de nos jours grâce à la convergence de la bibliothèque et de services complémentaires, telle l'intégration des *maker-spaces* dans la bibliothèque. Un grand axe exploré actuellement aux Etats Unis est le modèle de la bibliothèque comme maison d'édition au service des usagers devenus auteurs. Suite à une étude de cas d'une bibliothèque participative de nouvelle génération, la bibliothèque Woodneath de Kansas City (USA) qui propose un service d'autoédition numérique, nous trouvons qu'il faut privilégier une politique robuste et adaptée pour guider la pratique.

### **Introduction**

Dans les bibliothèques universitaires en France, nous constatons depuis peu la mise en place d'un nouveau modèle axé sur l'apprentissage et non sur les collections. Ce modèle, nommé le *learning centre* en français, est « Basé sur un triptyque associant une offre de services élargie et intégrée, un lieu physique, souvent emblématique, et une organisation, efficace et réactive » ; le *learning centre* « peut être considéré comme une évolution logique de la bibliothèque, dans laquelle les ressources, qu'elles soient physiques ou virtuelles, ne constituent plus le cœur de l'offre » (« Mettre en place un learning centre », 2011). Les *learning centres* s'éloignent ainsi des services traditionnels de la bibliothèque. Dans un contexte traditionnel, la bibliothèque représente un lieu où les connaissances sont stockées, prêtes à être découvertes. Un *learning centre* s'intéresse a priori à aller plus loin en facilitant d'une nouvelle façon

l'apprentissage des connaissances chez l'utilisateur. Inviter le public à participer dans la création des connaissances représente une troisième conceptualisation de la bibliothèque – une vision encore plus audacieuse mais qui cerne bien le nouveau rôle de la bibliothèque moderne.

Or, la bibliothèque publique, tout en respectant sa mission, pourrait mettre à la disposition des utilisateurs plus qu'un simple *learning centre* en créant une vraie *bibliothèque participative* (Chapdelaine, 2013) qui mettrait l'accent sur les utilisateurs et non pas sur les collections. En effet, une nouvelle interaction dynamique entre bibliothèque et client se produit de nos jours grâce à la convergence de la bibliothèque et de services complémentaires. Dans cette optique d'une nouvelle panoplie de services, un grand axe exploré actuellement aux Etats Unis est le modèle de la bibliothèque comme maison d'édition. En proposant des services tels que la publication des écrits de ses clients – de façon traditionnelle comme électronique -- la mission de la bibliothèque publique prend de l'ampleur et devient plus complexe à la fois. Même si la publication électronique répond aux attentes des usagers, la bibliothèque doit réfléchir aux problématiques liées à une telle entreprise et envisager des solutions éventuelles. Il est important de prendre en compte la préservation numérique du patrimoine communautaire. Du moment où la confluence mène la bibliothèque à adopter un nouveau rôle créatif, les aspects durables d'une telle entreprise doivent également être pris en considération.

Une nouvelle génération de bibliothèques participatives cherche à aller plus loin en engageant son public pleinement. Elle vise à attirer une clientèle comparable à celle d'autres lieux de divertissement public : piscine municipale, musée, parc zoologique, etc. C'est dans cette optique de convergence entre la bibliothèque et la participation que nous allons étudier le cas d'une bibliothèque participative aux Etats-Unis. La bibliothèque Woodneath, dans la ville de Kansas City dans le Missouri, compte en effet proposer, parmi d'autres services, un service d'autoédition numérique à ses clients.

## **La participation et la convergence**

Le *web 2* (dit aussi *web participatif*) comprend les logiciels et les outils en ligne qui permettent la communication, l'interaction, et la publication des écrits des internautes. Ces logiciels sont, en principe, faciles à utiliser et sont souvent gratuits. Au fil du temps, ces logiciels deviennent portatifs, s'adaptant facilement au web mobile des smartphones/tablettes et des applis. Cette évolution permet une sorte de *convergence* entre les médias traditionnels et les nouveaux médias dans le numérique. En vue du web participatif, nous constatons, par exemple, une convergence entre les technologies du web et les médias de masse comme les journaux. Un exemple serait l'ajout des commentaires d'internautes aux articles publiés sur le web.

Jenkins, en 2006, définit une culture de la convergence émanant de cette nouvelle capacité de participation en ligne. Selon lui, toute notre culture mondiale a dû s'y adapter. Son livre, *La Culture de la convergence* (en anglais : *Convergence Culture*), souligne le flux du contenu entre de multiples plateformes multimédias, la coopération entre les multiples industries de médias et le comportement migratoire des consommateurs de médias (2006, p. 282). La convergence des médias démontre que le public change progressivement d'attentes quant à sa façon de s'informer : le support ne vaut pas plus que le contenu. Un reportage fait par un journaliste travaillant pour un journal respecté ne vaut pas mieux qu'un flux Twitter où s'engagent les victimes ou bien les témoins oculaires d'une catastrophe.

De plus, une approche technologiquement agnostique des consommateurs apparaît peu à peu. Par cela, nous entendons l'utilisation de la technologie pour créer, partager, et accéder à du contenu qui n'aurait pas existé autrement sans formation préalable. La culture de la convergence est surtout participative ; un bel exemple en serait la fan-fiction de *Harry Potter* où les lecteurs continuent l'histoire établie par J. K. Rowling dans la série (Jenkins, 2006). En bibliothèque, où nous proposons des services adaptés et à la pointe de la technologie, nous constatons des changements dans le comportement de nos utilisateurs. Dans la bibliothèque comme dans les médias, ce qui importe le plus aujourd'hui, c'est le contenu, quel que soit le support (Moulaison & Million, à paraître).

Egalement en 2006, Chris Anderson publie *La Longue traîne* (en anglais : *Long Tail: Why the Future of Business Is Selling Less of More*). Selon lui, le modèle économique a aussi évolué pendant cette période : les entreprises ont avantage à vendre moins d'exemplaires d'un plus grand nombre de produits distincts plutôt qu'un grand nombre d'objets tirés d'un inventaire limité. Les ressources numériques, comme les fichiers de chansons ou bien les livres numériques, se vendent très facilement selon ce modèle. Les frais de stockage sont négligeables car stocker un fichier numérique, ou cent, engendre quasiment la même dépense. De cette façon, on peut offrir instantanément un échantillon pour chaque goût, chaque tendance. Chaque consommateur doit pouvoir trouver son bonheur, même s'il ne s'intéresse pas à la mode du jour. En bibliothèque, le prêt entre bibliothèques (PEB) répond à ces besoins depuis longue date, mais nous reconnaissons que dans ce modèle, il y a un stock à gérer. Néanmoins, ce modèle signifie que chaque bibliothèque n'est pas contrainte de collectionner tout livre pouvant intéresser ses usagers ; elle s'arrange plutôt pour procurer un livre moins commun seulement au moment où il est recherché.

La culture de la convergence, et la reconnaissance des goûts en dehors des préférences du grand public, prennent de l'ampleur dans le cadre d'une culture foncièrement créative et bricoleuse appelée « maker ». Six ans après son livre sur le nouveau modèle économique de la longue traîne, Anderson (2012) publie *Makers : La nouvelle révolution industrielle* (en anglais : *Makers: The New Industrial Revolution*). Les propos y sont simples : si dans le premier livre il traite principalement du numérique et de la diversification du goût, dans *Makers*, il présente une révolution où le consommateur construit lui-même l'objet unique voulu. Basé sur l'esprit bricoleur, le mouvement *maker* annonce la résurgence de l'artisanat, et si l'on ne construit pas soi-même un objet, on le commissionne chez un artisan.

Dans la tradition américaine, les « maker spaces » (semblables aux *fab labs* en France), « font partie d'un mouvement croissant vers des environnements d'apprentissage pratique, soutenu par un mentor, avec pour but la fabrication du monde virtuel comme du monde physique. Ils promeuvent l'expérience, l'invention, la création, et l'exploration grâce à la planification et à la

réalisation de projets »<sup>1</sup> (IMLS, 2014). Dans les bibliothèques, les *maker spaces* permettent non seulement la création d'objets, par exemple par une imprimante 3D, mais ils encouragent également le partage des connaissances entre utilisateurs. Les collections, et même les bibliothécaires, ne représentent plus les seules sources d'informations utiles et pertinentes ; dans les *maker spaces*, les utilisateurs s'instruisent les uns les autres dans le but de créer, réparer, envisager, rêver, etc.

La convergence et le mouvement *makers* que nous constatons dans la culture peuvent être reflétés dans la bibliothèque de nouvelle génération. L'évolution des services et de l'offre même de la bibliothèque renforce la reconnaissance de nouvelles attentes. Dans la partie suivante, nous explorons la convergence dans un domaine voisin, la publication, tout en réfléchissant aux liens possibles avec la bibliothèque de nouvelle génération et avec les *makers*.

## **Revue de littérature**

### *L'essor de l'autoédition*

La publication traditionnelle donne de la valeur ajoutée aux manuscrits qu'elle publie. Elle propose aux auteurs des réviseurs qui les aident à soigner leur expression, certes, mais les maisons d'édition font aussi des recherches pour savoir si le public va s'intéresser à un livre, elles s'occupent d'aspects techniques tels la mise en page, le stylisme de la couvertures et l'impression de l'œuvre, et elles prennent en charge la publicité une fois le livre distribué. Les maisons d'édition s'occupent des droits et elles procurent l'ISBN pour faciliter la vente du livre sur le marché. La publication représente, globalement, une marque de qualité (Arazy & Kopak, 2011 ; Mai, 2013).

L'autoédition existe depuis un bon moment, et dans cette optique, l'auteur entreprend lui-même de s'occuper de tous les aspects de la publication traditionnelle que nous venons de

---

<sup>1</sup> Makerspaces are part of a growing movement of hands-on, mentor-led learning environments to make and remake the physical and digital worlds. They foster experimentation, invention, creation, and exploration through design thinking and project-based learning.

mentionner. Dans une première période, sous la forme d'édition à compte d'auteur, l'autoédition était coûteuse. Des quotas établis par les imprimeurs exigeaient qu'un certain nombre d'exemplaires soit payé avant d'accepter de tirer les impressions. L'autoédition demeure peu recommandée (et recommandable) car elle est considérée comme non-professionnelle, et risque de mettre fin à la carrière académique des chercheurs universitaires (Savage, 2008). Depuis l'entrée en vigueur de l'ère du web, cependant, le modèle d'*author services*, qui se sert de l'impression à la demande, a évolué (Dilevko & Dali, 2006). Ce système permet effectivement l'impression d'un faible nombre d'échantillons, rendant l'autoédition beaucoup plus attirante car abordable (Jobson, 2003, p. 20). L'auteur assume toujours les aspects techniques de la publication, mais l'impression lui coûte moins cher.

Alors que l'autoédition s'ajuste aux nouvelles technologies, il faut noter que l'industrie de la publication doit aussi s'y adapter. Suite à la crise de l'édition entraînée par l'internet (Penny, 2008), les maisons d'édition traditionnelles deviennent de plus en plus sélectives, publiant seulement les œuvres qui connaîtront un grand succès. Cela décourage les auteurs établis à changer de genre, et empêche également les inconnus de se lancer (Dilevko & Dali, 2006). De par son succès mondial, *Cinquante nuances de Grey* (Brantley, 2012) prouve que l'autoédition est devenue un modèle raisonnable et viable de se faire publier, même dans le cas d'une « simple » fanfiction.

### *Une question de qualité*

Pourtant, l'autoédition ne jouit toujours pas d'une bonne réputation. Puisque l'auteur doit gérer les aspects du marketing, un livre publié de cette façon, même s'il est bien écrit et de bonne qualité en général, ne trouvera pas forcément un grand nombre de lecteurs. Enfin, le livre sera absent des ressources que consultent les bibliothécaires quand ils sélectionnent les livres pour leurs collections, l'excluant d'avantage du marché du livre et ainsi, de la bibliothèque. Aux Etats-Unis, *Choice Reviews Online* (<http://www.cro3.org/>), publié par l'American Library

Association (ALA), est une ressource souvent consultée. D'autres ressources sont les critiques d'experts dans les revues et les magazines, ou les demandes d'achats par les usagers. Un livre autoédité risque de ne pas être connu dans ces circonstances, même s'il est mérité.

Mai (2013) étudie la question de la qualité des informations. En synthétisant la littérature dans ce domaine, il remarque que les écrits issus d'une maison d'édition et publiés après avoir été évalués par un comité d'experts, sont considérés comme de bonne qualité. En d'autres termes, les partisans de ce système pensent que ce processus garantit la qualité, et que si les méthodes de publication choisies contournent les méthodes traditionnelles, l'œuvre ne peut être que de mauvaise qualité. Puis, Mai (2013) expose le cas de Wikipédia, une ressource qui n'est nullement issue des processus traditionnels. Même si la qualité des articles de Wikipédia n'est pas de premier ordre, ces articles peuvent suffire selon le contexte. Ainsi, les critères objectifs de qualité ne représentent pas l'essentiel ; c'est le contexte dans lequel se trouve le lecteur qui influence sa perception de la qualité d'une œuvre.

### *La bibliothèque, le livre numérique et l'autoédition*

Des gérants de bibliothèques comme LaRue (2012) du Colorado aux États-Unis insistent sur l'importance de la bibliothèque dans cette nouvelle tendance d'autoédition, surtout la publication numérique. Lefevre et Huwe (2013) suggèrent également que la publication numérique peut, suite à la convergence, faire partie des compétences professionnelles des bibliothécaires. De plus, les services de l'autoédition proposés en bibliothèque peuvent représenter une réelle solution aux problèmes de la sauvegarde de l'histoire culturelle d'une communauté, tout en faisant de la clientèle la vedette de ce processus (Moulaison & Million, à paraître). Les bibliothécaires s'organisent pour établir de meilleures pratiques dans l'autoédition, et le livre électronique compilé par Brown (2013) signale l'importance que l'autoédition prendra sûrement au sein de la bibliothèque de l'avenir.

L'autoédition en bibliothèque, surtout en ce qui concerne les livres numériques, connaît actuellement un essor. Elle est proposée comme une solution audacieuse aux problèmes des fournisseurs de livres numériques (LaRue, 2012). Par exemple, la bibliothèque ne possède plus les droits d'un certain nombre de livres qui sont sous licence et sous format numérique (Fenton, 2008). Dans les bibliothèques publiques aux Etats-Unis, des services tels OverDrive et 3M Cloud Library fournissent les livres numériques, mais la sûreté des données des clients ne peut jamais être assurée à 100 %. Dans le nuage comme dans la vraie vie, la sûreté n'est pas garantie. Par exemple, les grands commerçants qui acceptent les paiements par carte bancaire stockent les données (le nom des clients, le numéro de carte bancaire, le montant, les articles achetés, etc.) dans le nuage après la transaction. En 2013 comme en 2014, aux Etats-Unis, nous avons vu des brèches de sécurité où ces données financières ont été volées par des hackers chez deux géants du commerce : Target et Home Depot. Les photos personnelles de plusieurs vedettes ont aussi été hackées depuis leur compte Apple. Certes, les données d'un lecteur sur son choix de livre numérique ne sont pas complètement comparables. Mais en même temps, l'éthique professionnelle aux Etats-Unis refuse catégoriquement de partager ou de vendre les informations sur la lecture des usagers. Si les grands commerçants et les compagnies comme Apple n'arrivent pas à protéger leurs clients contre les hackers, les fournisseurs de livres numériques peuvent-ils espérer faire mieux ?

De plus, la confidentialité des données de nos usagers chez les fournisseurs reste un point difficile. Nous nous en doutons, pour proposer d'autres services, pour raffiner les prix demandés, pour mieux comprendre les modalités de lecture, les fournisseurs de livres numériques aimeront puiser dans les données confidentielles de nos utilisateurs. En octobre 2014, l'American Library Association (ALA) a dû se prononcer contre le géant de la technologie, Adobe. Adobe, fournisseur de la plateforme Adobe Digital Editions 4, voulait étudier la pratique des utilisateurs de livres numériques : pour ce faire, Adobe avait incorporé un programme à ses livres numériques qui envoyait automatiquement un compte-rendu non-crypté, sans que les utilisateurs le sachent, indiquant en détail les titres lus, le nombre de pages consultées, etc. Adobe collectait ces fichiers envoyés directement depuis le dispositif de



lecture (connecté au web) d'Adobe, sans que l'utilisateur, ni le bibliothécaire, ne le sache (ALA News, 2014)

La question des prix des livres numériques est un sujet qui dérange également les professionnels de l'information. A la différence de la France où les prix des livres numériques sont en fonction des prix des livres imprimés, pour acheter un livre numérique aux Etats-Unis, « le prix d'un même ebook varie à la fois entre détaillants et dans le temps pour un même détaillant » (Guillon & Thierry, 2013, p. 209). En bibliothèque, pour profiter de l'entreprise, les fournisseurs font élever les prix de façon vertigineuse, ou font de sorte que les modalités de prêt deviennent de plus en plus désavantageuses. Le nombre de prêts permis, la durée des prêts, la durée pour laquelle la bibliothèque propose le livre numérique dans son catalogue, et d'autres aspects (Besen & Kirby, 2014) font de sorte que les bibliothèques aux Etats-Unis paient cher les livres numériques proposés aux utilisateurs.

#### *La durabilité des services et des documents numériques*

Deux grands axes touchant aux livres numériques sont les suivants: la durabilité des fichiers eux-mêmes et la durabilité des services proposés par la bibliothèque. La préservation numérique se perfectionne de plus en plus. Même s'il est difficile d'assurer des ressources financières dans un avenir incertain, les aspects techniques de la préservation du contenu sont plus ou moins abordables (Corrado & Moulaison, 2014). Il est possible pour une bibliothèque numérique qui a une politique de préservation en place de calculer les frais associés aux aspects techniques, grâce, par exemple, au Cost Model for Digital Preservation (<http://www.costmodelfordigitalpreservation.dk/>).

Ce qui est moins clair, c'est la capacité qu'ont les auteurs de mettre en place une politique de préservation personnelle. Une fois que la bibliothèque (ou le *maker space*, si les services d'autoédition s'y retrouvent) livre le fichier à son auteur, s'il s'agit de la seule version électronique de ce document, peut-il vraiment s'y appliquer et assurer le suivi, surtout dans le lointain avenir ? On peut facilement mettre à jour un fichier numérique quand le format est

dépassé en le sauvegardant sous la nouvelle version du logiciel, mais va-t-on le faire de façon adéquate ? Sinon, le fichier ne sera plus lisible après un certain temps et risquera de se perdre.

Pour garantir un accès continu, la bibliothèque doit prendre en charge la sauvegarde des fichiers elle-même. La durabilité des programmes, surtout des programmes touchant au numérique, n'est ni sûre, ni prévisible. La bibliothèque, peut-elle vraiment assurer le suivi d'un programme numérique ? En vue du personnel, de l'infrastructure, que peut-on promettre aux utilisateurs ? La mission et le rôle de la bibliothèque sont en pleine évolution. Peut-on être sûr de pouvoir proposer ces mêmes services à l'avenir ? Une politique complexe doit obligatoirement se mettre en place pour soutenir l'accès des objets numériques (Innocenti, Vullo, & Ross, 2010).

### **Les moyens techniques : l'EBM et Amazon**

Les *author services* permettent l'impression de livres autoédités. Grâce aux technologies permettant la manufacture d'un faible nombre exemplaires, faire imprimer ses écrits coûte moins cher qu'auparavant (Dilevko & Dali, 2006). Comme modèle, les *author services* mettent la publication à la portée des auteurs-makers, c'est à dire des non professionnels.

Par exemple, l'Espresso Book Machine (l'EBM) est une machine de la compagnie On Demand Books (<http://www.ondemandbooks.com/>). Elle est dédiée à l'impression des livres brochés et peut ainsi soutenir l'autoédition dans une presse de bibliothèque comme dans un *maker space*. L'EBM propose deux sortes de service : des services d'impression à la demande des titres dans la base de données EspressNet (comprenant Google Books, Internet Archive, les partenaires d'Ingram, etc.) et des services d'autoédition pour les auteurs et les modestes maisons d'édition (Koeber, 2012). Il est possible de faire imprimer son livre et de le monter sur ExpressNet, d'où il peut être vendu et imprimé par une autre EBM. Le danger de cette méthode de sauvegarde et de distribution est que, si jamais la compagnie On Demand Books fait faillite, il se peut que la version numérique des livres indépendants soit perdue à jamais. Une photo de l'EBM de la Bibliothèque Woodneath est présentée ci-dessous, figure 1. L'EBM est donc axé

sur la création d'un livre physique, mais un exemplaire physique n'est toutefois pas nécessaire dans toutes les circonstances. Selon la motivation et les vœux de l'auteur, il serait parfois préférable de créer un fichier numérique et de proposer le livre sous format électronique. Si un auteur souhaite vendre son livre auprès du plus grand public possible, engager les services d'une grande librairie comme Amazon se présente comme une option intéressante (Jacobs, 2014).



Figure 1. L'EBM de Woodneath

Dans son programme « Kindle Direct Publishing » (KDP) (<https://kdp.amazon.com/>), Amazon propose en effet une suite d'options qui permettent de se faire publier sous format Kindle. L'auteur doit d'abord créer un compte, puis, il télécharge son manuscrit sur le site. Il choisit ensuite des modalités concernant les droits d'auteur et le prix de vente. Les droits sont non exclusifs et l'auteur peut vendre son livre numérique sur d'autres sites tel iTunes (Jacobs, 2014). Amazon est sensible aux possibles succès des livres numériques produits par

l'autoédition. Il existe, par exemple, une nouvelle maison d'édition Amazon Publishing (<http://www.apub.com/>), appelée AmazonEncore, qui se spécialise dans la réédition des livres autoédités qui se sont bien vendus.

### **Etude de cas : la bibliothèque Woodneath**

La ville de Kansas City aux Etats Unis connaît actuellement un essor : ses banlieues grandissent, surtout au nord. Pour mieux servir ses habitants, les gérants du réseau des bibliothèques publiques de la région, Mid-Continent Public Library ( MCPL ), ont acheté une maison construite avant la guerre de Sécession pour en faire le site d'une nouvelle génération de bibliothèques participatives. Cette maison, du nom de Woodneath, est une vieille ferme située sur un terrain de 121 400 m<sup>2</sup>. Pour servir le public de façon plutôt traditionnelle, une bibliothèque (équipée d'une médiathèque) a été construite à côté de la vieille maison pendant la première phase du projet, en 2012-2013 (voir la photo Figure 2). L'aménagement des terres, pour faciliter les activités liées à la nature, se fera pendant la deuxième phase de construction (2013-2014). La confluence entre la bibliothèque et la maison d'édition se manifesterá pendant la troisième phase de construction (2013-2015) quand la vieille maison sera remise en état et fonctionnera comme atelier d'écriture pour les auteurs de la communauté. Les récits de ces auteurs peuvent ainsi être publiés par la Presse de la Bibliothèque de Woodneath, sous le format de livre électronique.



Figure 2. La Maison Woodneath et la Bibliothèque/Médiathèque

Pour soutenir ses usagers, et surtout ses auteurs, la bibliothèque propose des services liés à la publication. Des ateliers promeuvent l'écriture elle-même et aident les auteurs à comprendre les aspects juridiques des droits d'auteur, etc. D'autres services proposent l'addition d'un ISBN ou le dépôt des droits d'auteur auprès du *Copyright Office* de la Bibliothèque du Congrès. Une EBM sert d'imprimante, créant des livres brochés au prix d'environ 20 \$US (15 €) l'exemplaire. Le fichier numérique dont le livre imprimé est tiré peut aussi être inclus dans la base de données ExpressNet d'où il peut éventuellement être revendu à quelqu'un d'autre à partir de la base de données accessible à tout utilisateur d'ExpressNet.

Ce qui manque aux bibliothèques pour l'instant, c'est le côté technique de l'entreprise. La meilleure des solutions serait de trouver une façon de créer des livres numériques (en dehors de simples fichiers PDF, bien entendu) pour que la bibliothèque puisse les gérer, stocker, revendre, et insérer elle-même dans le catalogue de la bibliothèque. Pour l'instant, par contre,

le soutien technique que la bibliothèque Woodneath propose se limite principalement aux services reliés à l'autoédition (discutés ci-dessus), et à l'impression des livres brochés.

## **Résultats**

Suite à des entretiens plutôt informels avec Steve Potter, le gérant de la Bibliothèque Woodneath et du réseau MCPL, nous les félicitons d'abord de leur vision et de leur suivi dans la création d'une bibliothèque de nouvelle génération. Le gérant a perçu un besoin, et il a identifié une façon de faire d'une vieille maison une ressource à la disposition de toute la communauté. Le but ultime de publier les écrits des utilisateurs comme livres numériques est tout à fait selon les tendances de la convergence et du mouvement *maker*.

Pourtant, nous identifions encore deux grands axes à explorer quant à ces initiatives : l'infrastructure technologique nécessaire à l'hébergement des livres électroniques, et la préservation numérique à long-terme.

### *L'infrastructure technologique*

A la différence de l'EBM et du système d'Amazon qui sont quasiment perfectionnés, il n'existe aujourd'hui aucun système informatisé clé-en-mains universel ayant les capacités nécessaires de soutenir l'autoédition électronique en bibliothèque. C'est-à-dire, il n'existe aucun système informatisé unique qui permette à la fois de produire, de stocker, de donner accès, et même de diffuser en réseau des livres électroniques créés par les utilisateurs. Selon le directeur de la bibliothèque Woodneath, le système technique souhaité permettrait de créer et d'intégrer au fichier des métadonnées concernant les droits d'auteur et de diffusion, créerait une notice bibliographique automatiquement à partir du fichier et de ses métadonnées, serait interopérable, facilitant le partage des livres et de leur métadonnées entre bibliothèques publiques et autres systèmes annexes de ressources électroniques, et enfin, serait ouvert et extensible. Ce système n'existe malheureusement pas encore.

Quelques bibliothèques d'état, la bibliothèque d'Etat de l'Arizona, du Massachusetts, et de la Caroline du Nord par exemple, ont choisi une compagnie, BiblioLabs, et un système, BiblioBoard, pour gérer les livres numériques de leur état (Readingarizona, 2014). D'autres systèmes existent, mis en place par les fournisseurs (par exemple, Overdrive), ou par les maisons d'édition (par exemple, McGraw-Hill Professional). Ces systèmes ne répondent pas à tous les critères du gérant de Woodneath, et ainsi n'ont pas été pris en considération. Pour se procurer du système souhaité, il va soit falloir attendre une initiative externe (commerciale ou en code source libre), soit le créer soi-même.

### *La préservation numérique à long-terme et la durabilité*

Outre la question de l'infrastructure, nous constatons qu'une réflexion mûre sur la préservation numérique ne s'est pas encore produite au sujet de l'accès à long-terme aux livres numériques publiés par la bibliothèque. En consultant les articles et les livres qui traitent de la présence des livres numériques en bibliothèques, on s'aperçoit que les aspects techniques des systèmes d'autoédition dominant aujourd'hui la conversation aux Etats-Unis.

Les documents numériques sont fragiles, et pour y accéder au long terme, il faudrait les protéger dès le début. De plus, il est important de toujours respecter les vœux des auteurs en ce qui concerne la sauvegarde et la diffusion de leur propriété intellectuelle. Si la mission de la bibliothèque implique aujourd'hui la création d'œuvres écrites, doit elle aussi s'impliquer dans la sauvegarde de ces écrits au bénéfice de toute la société ? Une discussion de la préservation numérique devrait aller de pair avec la considération de la durabilité des services et des programmes. Quand la bibliothèque prend en charge la publication de l'œuvre d'un de ses clients, quelle(s) obligation(s) est-ce que cette activité entraîne ? Que sait-elle des vœux des clients ? Que peut-elle faire pour s'assurer qu'un livre de bonne qualité soit produit (et doit-elle s'en assurer) ? Mériter d'être sauvegardé implique qu'un livre est de bonne qualité et qu'il vaut la peine d'être préservé.

## **Discussion**

La mission de la bibliothèque s'agrandit dans l'ère de la confluence et à l'heure des *makers*. Nous constatons que les responsabilités de la bibliothèque se multiplient de même. Le rôle de la bibliothèque évolue aussi dans ce monde participatif, axé sur l'utilisateur. Dans cette optique, la publication des livres traditionnels et des livres numériques par la bibliothèque représente une des meilleures façons d'envisager l'intégration de l'utilisateur et de ses connaissances dans la construction des collections. Tirer parti des connaissances des usagers en établissant des collections représente un nouveau modèle participatif. En même temps, une bibliothèque de nouvelle génération doit proposer aux créateurs un endroit et des outils adaptés, ainsi qu'une communauté de pairs intéressée. C'est en effet ce que la Bibliothèque de Woodneath propose.

De sa part, la bibliothèque doit prévoir l'éducation nécessaire concernant les aspects techniques de la publication et de l'autoédition, ce que la bibliothèque Woodneath est en train de faire. La bibliothèque doit soutenir les usagers et les écrits, au profit des auteurs, mais aussi au profit des lecteurs actuels et futurs. Pour promouvoir un produit de bonne qualité, un livre numérique qui mérite d'être sauvegardé et lu, il faut continuer de proposer une formation aux auteurs.

Prévoir une politique adéquate envers la création et la publication des écrits demeure un élément nécessaire dès le début. En devenant experts en animation des ateliers *makers* et en proposant des bibliothèques de nouvelle génération, nous ne devons pas oublier les aspects de la bibliothéconomie que nous maîtrisons depuis longtemps : dont l'établissement d'une politique pour guider la pratique. La préservation des ressources numériques pour les futurs utilisateurs doit être prise en considération comme un obstacle à gérer et à dompter.

Collectionner les ressources et y proposer un accès adapté restent également un défi, pour le numérique comme pour l'analogique. Finalement, l'évaluation fait partie de toute politique. Combien vaut un système technique adéquat au soutien de l'autoédition dans une bibliothèque, et est-ce sa création une priorité ? Comment savoir si un tel service connaîtra un succès auprès de la communauté ? Comment mesurer l'impact dans la communauté ? L'avenir des programmes de publication numérique peut dépendre des réponses à ce genre de questions.



## Conclusion

Le rôle et l'identité de la bibliothèque évoluent sans cesse. Pour rester fidèle à sa mission, et continuer à servir ses utilisateurs, la bibliothèque ne peut que s'adapter. Les services que propose la bibliothèque de Woodneath, une bibliothèque participative de nouvelle génération, visent une clientèle active, créative et engagée. La confluence des services en faut bien plus qu'un simple *learning centre*, et transforme la bibliothèque en un vrai lieu de divertissement et d'interaction capable de soutenir l'individu, ainsi que sa communauté. Il reste bien évidemment quelque défis : en facilitant la confluence, comment soutenir techniquement des services non traditionnels et sauvegarder ces produits à long terme ? La solution réside en partie dans l'établissement d'une politique adaptée et réceptive, alimentée par l'évaluation adéquate de l'entreprise.

## Références

ALA News. (2014, le 13 octobre). Adobe responds to ALA on egregious data breach; some action expected by week of Oct. 20. American Library Association.

<http://www.ala.org/news/press-releases/2014/10/adobe-responds-ala-egregious-data-breach-some-action-expected-week-oct-20>

Arazy, O., & Kopak, R. (2011). On the measurability of information quality. *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 62(1), 89-99.

Besen, S. M., & Kirby, S. N. (2014). Library demand for e-books and e-book pricing: An economic analysis. *Journal of Scholarly Publishing*, 45(2), 128-141.

doi:10.3138/jsp.45.2.002

Brantley, P. (2012). The new missing books. *Publishing Research Quarterly*, 28, 172–175. DOI 10.1007/s12109-012-9283-2

Brown, A. P. (Ed.). *The library publishing toolkit*. IDS Project Press. Disponible en ligne:

<http://opensuny.org/omp/index.php/IDSProject/catalog/book/25#>

Chapdelaine, V. (2013, mars). Vers une bibliothèque participative. *Découvrir*. Disponible en

ligne: <http://www.acfas.ca/publications/decouvrir/2013/03/vers-bibliotheque-participative>

Corrado, E. M., & Moulaison, H. L. (2014). *Digital preservation for libraries, archives, and museums*. Lanham: Scarecrow.

Dilevko, J., & Dali, K. (2006). The self-publishing phenomenon and libraries. *Library & Information Science Research*, 28(2), 208-234.

Guillon, O., & Thierry, C. (2013). La tarification des ebooks se structuretelle en miroir des prix des livres papier ? Les cas de la France et des États-Unis en 2011. *Canadian Journal of Information & Library Sciences*, 37(3), 207-224.

Innocenti, P., Vullo, G., & Ross, S. (2010). Towards a digital library policy and quality interoperability framework: The DL.org project. *New Review of Information Networking*, 15, 29–53.

Institute of Museum and Library Services (IMLS). (2014, June). Talking points: Museums, libraries, and makerspaces. Disponible en ligne:

<http://www.imls.gov/assets/1/AssetManager/Makerspaces.pdf>

Jacobs, D. L. (2014, 25 avril). How to self-publish your book through Amazon. Forbes.com.

Disponible en ligne: <http://www.forbes.com/sites/deborahljacobs/2014/04/25/how-to-self-publish-your-book-through-amazon/>

Jobson, E. (2003), Digital printing: Current and future applications. *Publishing Research Quarterly*, 19(1), 20-30.

Koeber, J. (2012, October 1). The makings of maker spaces, part 2: Express yourself. *The Digital Shift*. Disponible en ligne: <http://www.thedigitalshift.com/2012/10/public-services/the-makings-of-maker-spaces-part-2-espress-yourself/>

LaRue, J. (2012, Jan). The last one standing. *Public Libraries*, 51, 28-32.

Lefevre, J. & Huwe, T. K. (2013). Digital publishing from the library: A new core competency. *Journal of Web Librarianship*, 7(2), 190-214.

Mai, J.-E. (2013). The quality and qualities of information. *Journal of the American Society for Information Science and Technology*, 64(4), 675-688.

Mettre en place un learning centre : enjeux et problématiques. (2011, mai). Conférence des présidents d'université et Caisse des Dépôts. Rapport d'études. Disponible en ligne: <http://www.enssib.fr/bibliotheque-numerique/documents/49519-mettre-en-place-un-learning-center.pdf>

Moulaison, H. L., & Million, A. J. (à paraître). E-publishing in libraries: The [digital] preservation imperative. *OCLC Systems & Services*.

Penny, D. (2008). Publishing technologies: what does the future hold? *Learned Publishing*, 21(1), 39-47. doi: 10.1087/095315108X247258

Readingarizona. (2014). Arizona State Library, BiblioLabs move forward with ebook platform. *Reading Arizona: The Literary Landscape* [blog]. Disponible en ligne: <http://readingarizona.wordpress.com/2014/05/20/arizona-state-library-bibliolabs-move-forward-with-ebook-platform/>

Savage, W. (2008). The transom vanity fare. *Journal of Scholarly Publishing*, 39(4), 428-434. doi:10.3138/jsp.39.4.428